

# Contribution à l'enrichissement de la perspective d'une « université paysanne » au Sénégal

Micro-atelier à Grand Yoff  
Note de travail

13/12/2016

Philippe De Leener  
(Inter-Mondes Belgique)

Participants : notamment Alihou Ndiaye, Cheikhou Touré, Abdoul Kadre Diop, Mamadou Mbaye, Djeneba Sagna, Moda Mbaye, Emmanuel Ndione, Mamadou Guissé, Moussa Diop

Les notes qui suivent saisissent en quelques mots les éléments clefs discutés de 15h00 à 17h30 par un groupe de personnes mobilisés par l'idée de développer une « université paysanne ». La note n'est pas un compte rendu en tant que tel, elle réunit les éléments les plus marquants et, à notre avis, les plus utiles pour poursuivre cette idée. Bien entendu, cette note ne prétend en aucune manière avoir épuisé la réflexion. Tout au plus l'a-t-elle relance.

Les éléments sont numérotés de 1 à 8 dans le but d'identifier les différents arguments échangés au cours de la rencontre mais pas pour les prioriser. Chaque fera son propre choix et établira ses propres priorités.

1. **L'expression « université paysanne »** est paradoxale (on a dit que c'était un « oxymore », c'est-à-dire une expression construite au moyen d'un substantif qui dit une chose et d'un adjectif qui suggère son contraire, par exemple « l'eau sèche », ou le « feu froid » ou encore une « dictature démocratique »). L'expression « université paysanne » frappe parce que, d'un côté, « université » évoque l'universel, ce qui serait valable en tout lieu, partout, alors que « paysan » suggère l'idée de particulier, le paysan étant toujours l'habitant d'un lieu bien précis, tel terroir ou tel territoire qu'il cultive, où il vit, où il a ses racines. Le savoir universitaire se veut universel, alors que le savoir paysan se revendique de l'expérience vécue et singulière de tels paysans de tels endroits. L'expression a cependant été maintenue car on pense que l'expérience de tels paysans *ici* peut inspirer tels autres paysans de *là-bas*, ou même telle autre catégorie d'acteurs. L'exemple de soins pour des fractures simples de membres a été donné. Dans tel village bien connu de certains, tel guérisseur soigne en deux semaines une fracture dont la guérison, dans un hôpital conventionnel, prendrait 4 à 6 semaines. Un soin particulier peut donc avoir une portée qui dépasse largement tel village ou tel lieu singulier.

2. L'université situe sa **valeur ajoutée surtout du côté de la question**, et non pas des réponses supposées absolues ou expertes, toujours potentiellement sources d'un rapport de force ou de pouvoir entre ceux qui savent et ceux qui apprennent. En cela, elle peut inspirer l'initiative d'une université paysanne qui ne se limite pas à un échange de réponses mais qui surtout permet un partage de questions auxquelles chacun est invité d'apporter sa contribution originale. L'important n'est pas de « reproduire » mais de « produire » sa propre réponse comme ressource pour soi et les autres. Les réponses qui existent déjà sont donc surtout des incitants destinés à élargir l'horizon d'expérimentation (« Lui a essayé ceci, cela me donne l'envie d'essayer d'aller plus loin encore »).

3. Le recours au concept « université » porte à l'avant-plan le **doute** et donc l'idée « d'essayer voir » par soi-même. Le doute est systématisé et argumenté, ce n'est donc pas un doute « par principe » ni « parce que c'est lui et, lui, on le connaît, c'est le gars qui... ». Le doute invite à vérifier et à valider dans les conditions qui ont été testées. Ces conditions sont-elles comparables ici où je veux moi-même essayer la même chose ? Telle est l'idée sous-entendue quand on parle d'université. C'est ce qui fait la différence avec les lieux religieux où les textes ne se discutent pas, surtout si on les attribue à Dieu. Avec le doute, c'est aussi la **réflexivité** qui est mise en valeur, c'est-à-dire le questionnement qui porte sur soi et sur les conditions qui vous poussent à croire que c'est « bon » ou « vrai » (« Pourquoi suis-je persuadé que j'ai raison ? A quoi je le vois ? Qui me le suggère ? »).

4. Une université paysanne se distinguerait parce qu'elle accueille, écoute, accompagne, oriente et aide les apprenants à se projeter, mais aussi parce qu'elle invite à **confronter et discuter de points**

**de vue différents.** C'est justement parce qu'elle valorise la controverse comme source d'innovations ou de positions nouvelles que l'université paysanne mérite une telle appellation.

5. La localisation de l'université est importante. Elle ne se limite pas au seul monde rural. **La ville** est aussi un lieu où il y a des logiques paysannes à l'œuvre, autant que le village accueille de plus en plus des manières qui viennent de la ville. La séparation « Ville / Campagnes » ne peut plus être tranchée comme par le passé. Toutefois, comme cela a été souligné, de nos jours, l'université telle qu'elle est connue au Sénégal en tout cas, déracine sinon déloge les étudiants de leurs origines. La rupture est nette entre les « savoirs académiques » et les « savoirs populaires » qui se retrouvent le plus souvent disqualifiés. Aussi, les étudiants se retrouvent-ils souvent coupés, ou déportés, de leurs origines. Un tel effet doit être évité avec l'université paysanne qui, au contraire, doit renouveler les raisons des apprenants à sonder les richesses et le patrimoine de connaissances du territoire d'où ils viennent. Nulle connaissance venant d'ailleurs ne doit disqualifier *a priori* les connaissances de sa région. Jamais *a priori* ni *de facto*.

6. Toutefois il a été souligné que les **savoirs du passé**, ou les savoirs issus de la tradition, ou les savoirs ancestraux, s'ils doivent être recherchés, connus et reconnus pour ce qu'ils valent, tant leurs forces que leurs points faibles, ne peuvent pas suffire à faire face aux mutations radicales que traversent les sociétés contemporaines, que ce soit en ville ou au village. De même, il n'y a aucune raison de se soumettre servilement aux mots et aux explications proposées par d'autres cultures ailleurs, par exemple ceux qu'on aurait hérités des anciennes métropoles. En réalité, face aux mutations actuelles, notamment l'urbanisation, la démographie, les transformations qui affectent la vie de famille ou les communautés, la globalisation économique et financière, le défi est de s'inscrire dans son présent et de composer son futur, c'est-à-dire adopter une **posture créative** (on va vers du « nouveau » ou de l'inédit) **mais avertie** (ce « nouveau » est ancré dans l'ancien qu'il n'ignore pas même s'il le dépasse. Bref savoir d'où on vient pour mieux s'orienter vers là où on veut aller). La bonne posture est de se libérer des allégeances aux savoirs experts venus d'ailleurs, non pas pour les nier ni les rejeter d'office, mais pour se les approprier et pour les mettre au service de sa propre créativité et de ses propres projets ou aspirations.

7. Quoiqu'il en soit, le point clef, qui a été souligné à plusieurs reprises, se situe au niveau des finalités recherchées en créant une « université paysanne » : **cette université est la réponse à quelle difficulté ou à quel problème ?** Quelles fins recherche-t-on en promouvant une telle université ? Plusieurs réponses ont été avancées en première hypothèse, notamment celles-ci : (i) pour défendre et promouvoir les droits des paysans, (ii) pour rétablir leur juste place dans la société, (iii) pour valoriser la « culture paysanne » et les « savoirs paysans » dans le but d'améliorer les conditions de vie. Une quatrième raison a aussi été discutée : « l'université paysanne » est une contribution des paysans en vue du changement social désiré. Des exemples de contributions ont été donnés (en santé, par exemple le traitement contre les morsures de serpents, en agriculture, par exemple la restauration de la fertilité des terres, au niveau de la vie sociale, par exemple les savoir faire en matière de régulation des tensions).

8. En insistant, en creusant, il est apparu que ces finalités ne pouvaient pas suffire, que, malgré leur indéniable valeur pratique (elles solutionnent des problèmes concrets qui empoisonnent la vie quotidienne), elles restaient trop superficielles. Pourquoi ? Parce qu'elles ne s'attaquent pas aux **racines du mal** qui frappent les sociétés, tant en ville que dans les campagnes. Ces finalités restent au niveau des **symptômes**, elles soulagent, certes, mais laissent intacts les « maladies ». Par exemple, on a noté que beaucoup des difficultés actuelles proviennent en fin de compte de **la place centrale que l'argent occupe dans le fonctionnement de la société** et des rapports humains. En quoi la valorisation des savoirs paysans touche ce problème central ? En pas grand chose ... Sauf si on y pense explicitement. Donc, si on retient la **centralité de l'argent** parmi les racines possibles de ce qui « dérègle la vie paysanne », il faut alors développer et privilégier les pratiques, les savoirs et les échanges d'expériences « sans argent », c'est-à-dire tout ce qui aide à se libérer de la soumission à l'argent. Réalistement, petit à petit, en saisissant les bonnes opportunités, mais sûrement. On peut aussi développer les **marchés locaux** qui visent le développement de la valeur ajoutée locale qui reste locale (qui ne s'évapore donc pas dans les rouages de l'économie mondiale). Autrement dit, les savoirs paysans à valoriser tout spécialement, traditionnels ou modernes, peu importe, sont ceux qui aident à se libérer de la dépendance extérieure et qui aident à **s'émanciper de l'hégémonie ou de la tyrannie de l'argent**. Tous les savoirs paysans n'ont donc pas le même poids ni la même capacité à déclencher des changements en profondeur.

9. Ce dernier point, même si c'est un domaine qui attend d'être approfondi, indique une voie possible – et un principe – de grande importance qu'il faudra creuser lors d'une prochaine rencontre : « l'université paysanne » est un lieu **d'autant plus pertinent qu'on y échange – et réfléchit – sur ce qui limite, soumet ou domine les paysans**, que ce soit dans la vie locale, dans l'économie locale, dans la sphère politique locale ou au niveau des activités champêtres. L'université paysanne est donc un instrument qui produit de la liberté pour les paysans, qui émancipe, qui délivre un surcroît de **pouvoir d'agir**. Non pas seulement dans le domaine technique ou environnemental mais aussi dans les domaines économiques, politiques et sociaux.